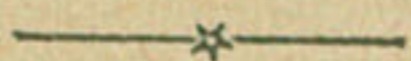


L'AMOUR DANS LA POÉSIE FRANÇAISE

10

LES LIVRES NOUVEAUX

GABRIEL BOISSY & DOMINIQUE FOLACCI



L'AMOUR DANS LA POÉSIE FRANÇAISE

ESSAI SUIVI D'UN RECUEIL SUR

LES PLUS BEAUX POÈMES
D'AMOUR

Accompagnés d'un commentaire anecdotique et critique.



ARTHÈME FAYARD
ÉDITEUR ☉ ☉ ☉ ☉ ☉ ☉
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD
PARIS ☉ ☉ ☉ ☉ ☉ ☉

L'AMOUR DANS LA POÉSIE FRANÇAISE

Dès l'adolescence, le jeune homme et la jeune fille rêvent d'amour, s'initient à l'amour, et d'ordinaire en secret. Or, ce secret, cette honte, ces dissimulations sont aussi dangereux que la pudeur sincère est précieuse.

Au lieu d'être guidés vers des notions saines, vers des lectures nobles, susceptibles d'élever leur âme et d'affiner leur sensibilité, nos adolescents ne rencontrent, le plus souvent, dans leurs recherches sournoises et inquiètes, que des ouvrages où la polissonnerie, le vice et la perversion ont remplacé l'instinct et le sentiment. Dans ces jeunes natures, purs miroirs sur qui les premières images se fixent, une vision bâtarde ou seulement vulgaire de l'amour s'impose.

Entre ces deux alternatives : le silence de la part des personnes chargées de leur éducation ;

les sollicitations luxurieuses ou pornographiques, la jeunesse contemporaine (et même l'inter-âge qui la suit) se trouvent en un grave danger moral. Car, si rien n'est aussi bas, aussi proche de la débauche que l'amour sans âme, rien n'est aussi haut, aussi fomentateur d'effort, d'héroïsme que l'amour en qui s'incarnent de profondes harmonies.

Nous croyons donc faire œuvre salutaire en offrant à tous une véritable histoire de l'évolution de l'amour en France, une histoire où les exemples poétiques, commentés, expliqués, agrémentés de quelques anecdotes, mis en situation, constitueront un arc de triomphe cythéréen érigé à la gloire du double visage de l'amour : la sensualité et le platonisme.

Aristote a dit que la poésie contenait plus de vérité vraie que l'histoire. Nietzsche proclame « Ecris avec ton sang et tu apprendras que le sang est esprit. » Qu'y a-t-il de plus sanglant que l'amour? C'est en lui que réside l'origine et le mystère de la vie, le secret de la meilleure part du bonheur. En nous initiant à la poésie amoureuse dans nos belles-lettres, nous apprécierons mieux l'énergie, la beauté et la générosité de l'âme française.

I

Si l'amour comme instinct est, dirait M. de La Palice, vieux comme le monde, il n'en n'est point de même comme sentiment. Dans les tragiques et même dans les lyriques grecs comme Pindare, il est loin d'être le sujet dominant comme il le devint dans notre poésie (1). Pindare et les autres poètes lyriques, les tragiques Eschyle, Sophocle, et même Euripide le décadent, se devaient à d'autres thèmes plus essentiels à la vie immédiate, à des thèmes d'ordre plus général, plus commun à tous qu'au sentiment amoureux, qui est toujours un cas très individuel. Il n'y a qu'un seul amoureux dans le théâtre grec : Hémon.

Note.

En somme, il y avait trois causes principales, en Grèce, à cette situation seconde de l'amour dans la littérature.

L'idéal hellène d'ordre et de sérénité con-

(1) Ce n'est aussi que beaucoup plus tard, vers le vi^e ou même le vii^e siècle après Jésus-Christ, que la littérature sanscrite devait aborder, dans l'Inde, d'une façon développée les passions de l'amour.

M.

damnait les libertés amoureuses, comme des menaces de trouble dans l'harmonie sociale et dans l'harmonie morale. De plus, la femme ne jouissait pas encore de la personnalité morale et du culte qu'elle allait obtenir du christianisme. Enfin, le plus considérable motif, c'était l'idée même qu'on se faisait alors de l'Amour : il n'existait pas comme sentiment. Ce n'était pas encore, au moins dans l'expression littéraire, un mouvement de l'âme ; c'était ou un désir ou un droit conjugal ; c'était une fonction, un besoin physique ou bien une divinité fatale. On concevait l'amour filial, le paternel, le patriotique, l'amitié amoureuse, mais le sentiment amoureux, ce contre-point de l'âme sur la sexualité, cette « poésie des sens », a dit Balzac, que Platon le premier découvrit et qui se développa à l'apparition du christianisme, n'était pas connu des tragiques ou des lyriques grecs. Leurs descriptions n'étaient que réalistes et leur psychologie amoureuse était plutôt une physiologie. Ils ignoraient totalement ce commentaire idéal qui parut plus tard et, nouveau thème d'activité cérébrale, fut une nouvelle conquête de l'esprit sur l'instinct. Il n'y a pas d'exemple dans la littérature hellène à la belle époque de ces dissertations

A.

A.

A.

Note the expression.

prolongées, de ces exaltations personnelles, de ces béatitudes immobiles qui nous ravissent et qui même, à certaines périodes, supplantèrent, par une psychologie artificielle, tout naturel.

Les latins connurent plutôt et chantèrent le côté sensuel et graveleux de l'amour.

Ce fut le Christianisme qui, en instituant l'individualisme, en libérant la femme, en exaltant le sentiment, et surtout en faisant de l'amour un *péché*, un fruit interdit, ce fut lui surtout qui créa la sentimentalité amoureuse, exalta la passion, provoqua ses complexités et imagina ses développements dans l'imagination et dans l'idéal.

Les premiers raffinements de l'amour apparurent au Moyen âge, dans les pays occitaniques, ainsi que dans le nord de l'Italie et de l'Espagne, avec les troubadours et les chevaliers voués à leur « Dame », avec les « Cours d'amour », ces tribunaux du sentiment où les nobles dames rendaient des sentences. Le mysticisme et l'étrangeté de certaines de leurs décisions ont fait croire à quelques historiens qu'une doctrine philosophique, une foi à des principes hérétiques condamnés par Rome, se cachait derrière les mots de : *fidèles d'amour*, de *chevaliers*, et que le *gay-savoir* sous ses apparences aimables, épicuriennes, dissimulait

à l'Inquisition une libre pensée secrète où l'amour, tel qu'on l'entendit plus simplement ensuite, n'était alors qu'un prétexte.

Quoi qu'il en soit, de cette codification extrêmement compliquée en honneur dans les Cours d'amour, de tout ce protocole mécanique de l'expression sentimentale, qui, des pays d'oc se communique aux pays d'oïl, résulte alors une gêne, une rigueur prosodique qui met une sorte de masque poétique sur le sentiment. Le poète doit s'astreindre à certaines formes rythmiques étroites et systématiques : son inspiration est toujours sujette de la prosodie.

Tellement même, que la forme l'emporte d'ordinaire sur le fond et que le poète, — plus préoccupé d'appliquer sans erreur les contraintes de la règle que de chanter selon son cœur, — renonce au sens pour réussir sûrement ces pièces d'orfèvrerie que sont la ballade, le rondeau, le virelai et autres poèmes à forme fixe.

La poésie narrative du Moyen âge, fabliaux, romans ou chansons de geste, permettait encore l'émotion ou l'envolée lyrique. Mais de quel souffle, de quelle émotion, qui ne soient brisés sitôt que commencés, animer des poésies où tout — rythme, rime, nombre de vers, ton, —

*Il y a eu
généralement
complète
du lyrisme
gallais - pro-
vençal
une minorité*

est prévu? Cet art était donc avant tout un jeu de patience.

excepté en Portugal.

Les poètes dont nous donnons quelques œuvrettes, — Eustache Deschamps, dans ce *Virelai* de si fine psychologie, Christine de Pisan et sa douleur... innombrable, Charles d'Orléans toujours opprimé et néanmoins si gai, — ne peuvent malgré leur original génie rejeter tout à fait la chape des conventions. Comme d'autres plus tard et plus que d'autres, peut-être (parce qu'il y avait de singulières énergies en ces âmes primitives), ils ont observé ou subi des drames passionnés. Leurs pièces cependant ne reflètent que les grâces, les sourires, les jeux, les petites tristesses et presque les mignardises uniformes de l'amour. La lyre de Clément Marot, seule, rendit parfois un son plus grave, et commença de réagir contre la Muse pédante de ses prédécesseurs.

II

Vers 1535, il y avait à Lyon un cercle de beaux esprits, formé par la culture des lettres grecques et latines, à cet *humanisme* qui créa tout le mouvement littéraire ou artistique que l'on a, en

Italie comme en France, appelé la Renaissance. Les philosophes, les artistes, les écrivains de tous ordres qui constituèrent cette résurrection de l'antiquité, enivrés par tant de découvertes merveilleuses, puisèrent dans le pèlerinage vers nos origines intellectuelles des idées nouvelles plus libres et surtout une sorte d'ardeur, une passion particulière, par le sentiment dont ils trouvèrent dans Platon la théorie la plus pure, la plus idéalement belle et vraie. Ce fut pour eux la révélation surprenante que la sexualité, réprouvée, poursuivie, atténuée par Rome, recélait cependant un trésor de nobles émotions.

Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à M. Péladan, l'écrivain qui en a donné récemment sous le titre de *Théorie de l'Androgyne* (1), le plus admirable commentaire, l'exposé de la théorie platonicienne de l'Amour, laquelle, on va le voir, est bien différente de ce que l'on a accoutumé de croire :

« Au commencement, il y avait trois genres : le masculin issu du soleil, le féminin, de la terre,

(1) Dans la revue *Akademos*, numéros de juin, juillet et août 1909. Il est d'ailleurs légitime de signaler que M. Péladan n'a fait que donner une forme plus littéraire à ces théories, déjà dégagées par d'Orcet dans son essai : *De l'androgynie dans l'art ancien et moderne* (Revue britannique, août et septembre 1875).

et l'androgyné, de la lune, qui participe des deux. Ces androgynes étant des êtres complets, devinrent redoutables aux dieux, car, fermés à l'amour qui occupait la vie des deux premiers genres, ils tentèrent, pour s'occuper, d'escalader les cieux et d'y supplanter les immortels. « Qu'on les coupe en deux ! » ordonna Zeus, et chaque androgyné fut séparé en un homme et une femme. Dès lors, chacun regrettant sa moitié, courut après elle : de là l'amour sexuel qui essaie de reconstituer momentanément la nature primitive par l'accouplement. Mais si tous les corps furent bien séparés en deux sexes, des âmes restèrent androgynes : tels les génies dont l'œuvre a la grâce et la force : Platon, saint Jean, Léonard de Vinci, Shakespeare et Balzac ; telles dans le domaine de l'action Judith et Jeanne d'Arc. Les génies et les héros sont androgynes, mais tous les androgynes, malgré leur cœur de femme et leur cerveau d'homme ne sont pas susceptibles d'œuvres et de hauts faits ; ils demeurent cependant incapables de joies vulgaires et des passions ordinaires : comme leur ancêtre Prométhée, ils portent en eux le désir igné des grands desseins et quand ils se rencontrent, ils se reconnaissent à un signe :

*G. Sappho
de Coste :
"Hermafrodite"*

« ... leur rencontre est une rencontre d'âmes ; la chair s'y tait, et le sexe subitement disparu ils redeviennent les androgynes primitifs qui ne se désiraient pas selon le corps. Inconnus l'un à l'autre, quelques heures auparavant, ils ne se désirent pas, ils se recherchent par l'esprit. »

Lyon, grâce à sa situation géographique et grâce aussi à ses prédispositions au mysticisme, accueillit l'humanisme et plus particulièrement ces doctrines platoniciennes qu'avait méditées Pétrarque en Avignon. Ainsi se forma cette école poétique où brillèrent Maurice Scève (l'auteur, — un peu obscur et ennuyeux à force de complexité, — de *Délie, Objet de plus haute Vertu*), Pernette du Guillet, Pontus de Thyard et surtout cette Louise Labbé, dite la Belle Cordière, qui joignit aux *idées* platoniciennes une passion farouche et une sensualité que les dames de son temps, moins bien dotées sans doute, trouvèrent naturellement impudique.

Mais l'Humanisme ne devait fleurir la France de sa plus belle rose qu'avec la Pléiade. C'est le groupe de la Pléiade, que dirigeaient Ronsard et Joachim du Bellay, qui rénova la langue et la prosodie, purifia la syntaxe, suréleva la dignité intellectuelle des belles-lettres, haussa le ton badin

des poèmes amoureux jusqu'au ton solennel, ému, presque pathétique de certains sonnets de Ronsard et même jusqu'au ton métaphysique du fameux « Sonnet de l'Idée », ce sonnet où du Bellay inscrit l'essence même du platonisme. De la réalité la plus pittoresque, la femme aimée fut transportée dans le monde de l'abstraction et celle qui, sous la Chevalerie, était la *Dame* ou la *Donna*, fut parée de surnoms mystiques. La personnalité amoureuse, bien qu'elle inspire les poésies avec des variations dont le naturel fait le charme principal et inédit, s'efface dès que l'esprit du poète, quittant l'anecdote, atteint à des spéculations d'ordre général.

Ce n'est point là le caractère unique de la poésie de Ronsard ni de ceux qui, élégiaques ou satiriques, suivirent ses traces jusqu'à l'apparition de Malherbe. L'amour y est souvent travesti par le même appareil mythologique qui entoure au Louvre la statue de Germain Pilon, où Diane de Poitiers apparaît en Diane chasseresse et ce tableau, si caractéristique, de Jean Matsis, où une étrange *Bethsabée* montre des minceurs aristocratiques jusqu'à la préciosité.

N'était-il pas inévitable que ces passionnés qui étaient, passionnément aussi, des savants, vissent

au travers des figures, des appellations de leurs études journalières, les femmes qu'ils aimaient? Tout cela ne fut pas un déguisement, pour faire illusion sur du sentiment ou de la sensualité absente, mais bien au contraire une parure sous laquelle éclate la plus vibrante, la plus délicate passion.

Quelle grâce dans les *Odes* de Ronsard! Quelle grandeur mélancolique, bientôt après, dans Meynard! Quelle fièvre dans ce bouillant d'Aubigné qui n'appartient, lui, ni par la pensée, ni par le ton, ni par le tour, à aucune école et qui donne déjà, par la pathétique ardeur de ses accents, l'idée de la future *furia* romantique.

C'est de cette époque, enfin, que date le premier développement de l'individualisme : l'exemple de l'Italie, les guerres de religion, la réforme, les nouvelles doctrines philosophiques, l'autorité civile du roi l'emportant peu à peu sur l'autorité ecclésiastique, provoquèrent la formation de personnalités vives, assez audacieuses pour s'exprimer avec une liberté que la clarification progressive de la langue facilitait encore.

L'Amour étant le sentiment individuel par excellence, celui qui modifie son aspect, son langage, ses incidents selon les personnes; ce char-

meur secret qui veut l'intimité, la solitude et qui ne retrouve dans aucun autre chant sa chanson, l'amour suscita mille et mille poètes qui, éloquents pour leur Dame, n'eussent jamais pu s'élever jusqu'à célébrer des idées plus impersonnelles ou des sentiments plus généraux. Outre l'idéalisation platonicienne de l'amour, la pensée qui domine est celle de la brièveté de la vie.

Une décrépitude rapide menace les charmes les plus frais; les dons de la nature sont faits pour nous faire goûter, dans son printemps, la joie de vivre.

Ainsi par l'amour, la Renaissance s'évade du pessimisme chrétien qui redoute la vie et aussi de son idéalisme extrême qui espère d'une autre vie le vrai bonheur.

Ce n'est qu'en lisant les poèmes, cités plus loin, que l'on pourra s'éclairer sur la distinction, la délicatesse d'âme, que mettent les poètes de ce temps dans toutes ces expressions amoureuses. Ceux même qui montrèrent beaucoup de licences, tel Mathurin Régnier, gardent on ne sait quelle élégance de ton: témoignage évident de la supériorité morale d'une élite qui tranchait sur la brutalité vulgaire de la plupart des autres gentilshommes.

Weth

III

Lorsque la verve soulevée par l'activité intellectuelle de la Renaissance et par ses passions se fut un peu atténuée, le sentiment le céda à la forme. Le souci de la rhétorique, le souci de ces conventions, qui s'incarnèrent dans la Carte du Tendre, dans la casuistique guindée et artificielle de l'Hôtel de Rambouillet, qui s'exprimèrent dans les longues et compliquées bergeries de d'Urfé, de la Calprenède, ou dans les romans héroïco-mythologiques des Scudéry, chassa de la poésie le naturel et la spontanéité. On en vint, comme au xv^e siècle et beaucoup plus systématiquement, à oublier ce que l'on disait pour ne songer qu'à la façon de dire.

C'est alors que s'impose la coutume d'un vocabulaire spécial de noms, de mots, d'épithètes, d'allégories, de locutions qui ne laissent aucune place à l'inspiration. Ce vocabulaire fait tout l'agrément de ces futilités où l'on porte les tendres noms de Sylvie, Zélide, Philis, Céladon ou Silvandre... La pointe à l'italienne, les concettis fleurissent, s'amoncellent et submergent l'âme sous

un déluge d'afféterie artificielle et précieuse. C'était surtout par ignorance, par tâtonnement, que l'amour avait subi la prosodie au xv^e siècle. A la fin du xvi^e et au début du xvii^e c'est délibérément, par une complication pédante du goût, par une sorte d'ivresse de belles manières qu'il cède le pas aux accessoires galants, à toute la « friperie mythologique ».

Pour la première fois depuis les Cours d'amour, et même avec beaucoup plus de politesse appliquée, une société s'est organisée; les salons se multiplient. Un tel éclat enorgueillit nécessairement ses inventeurs — tout le reste des hommes n'étant que plèbe inculte! — la mondanité l'emporta sur la vie; la révérence sur le naturel. Et comme le disait Racan :

Ces roches et ces bois n'entendent nuit et jour
Que de pauvres bergers qui se plaignent d'amour.

Cependant la vraie passion française, spontanée et rêveuse, n'est point disparue. Quel feu transperce sous certaines pièces de Voiture, et dans les couplets contenus et fardés de Corneille! C'est cette passion qui, rendue impersonnelle, objectivée disent les philosophes, dans les

personnages tragiques ou comiques, soumise aux lois de la raison, allait permettre à Corneille, à Racine surtout, de quitter le champ borné de la poésie lyrique pour ériger les plus grandes figures abstraites de passionnés ou d'amoureuses qui soient dans la poésie française.

IV-V

Si nous n'avions les tragédies et aussi les comédies du grand siècle où, souriant quelquefois, plus souvent désolé et fatal, l'amour est le thème à peu près unique, le thème qui suffit, seul, à tant de chefs-d'œuvre du *Cid*, d'*Horace*, de *Polyeucte*, jusqu'à *Andromaque*, *Phèdre*, *Bérénice*, du *Menteur* jusqu'à *Don Juan* et aux *Folies amoureuses*, nous pourrions supposer que le xvii^e ni le xviii^e siècle n'ont pas beaucoup connu cette passion, du moins poétiquement.

Mais si le lyrisme sentimental disparaît alors pour ne reparaître qu'avec André Chénier, il disparaît, on peut le dire sans antiphrase, par excès. Il devient si profondément le souci majeur de cette société enfin organisée et tranquille,

l'objet de ses soins et de son attention essentielle; il atteint à une telle importance qu'il se rend digne d'être l'un des sujets de la raison, de l'ordonnance et de la majesté que celle-ci communique à toute chose dont elle s'occupe.

Ce n'est plus le cœur seul qui, au privé et avec un laisser-aller manquant d'impavidité patriecienne, parle désormais d'amour. Non, l'esprit le figure en des héros objectifs, impersonnels, en qui sont représentés d'une façon générale et philosophique les troubles, les ravages, les ardeurs de la passion.

Les hommes de vrai génie s'étant donnés à cette formule, — où, sans parler eux-mêmes, ils prêtaient leurs émotions à des personnages abstraits, — il ne leur resta plus d'éloquence pour les poèmes où l'on se divulgue. Probablement même ne voulurent-ils point en avoir par pure distinction d'âme? Voilà l'un des traits essentiels du classicisme.

Pour ne point s'étonner de la pénurie des beaux poèmes d'amour dans les poésies galantes des Chaulieu, de La Fare, de Senecé, et plus tard des J.-B. Rousseau, Louis Racine, Pompignan, Gentil-Bernard, Lemierre, Boufflers, Florian même, et cent autres encore, il faut se souvenir de la scène

où Pauline et Severe dominant leur ancienne tendresse, de ces fiévreuses amantes, Chimène ou Camille; il faut se souvenir surtout du désespoir d'Oreste :

Tout lui rirait, Pylade : et moi pour mon partage,
 Je n'emporterais donc qu'une inutile rage ?
 J'irais loin d'elle encor tâcher de l'oublier ?
 Non, non ; à mes tourments je veux l'associer ;
 C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne :
 Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
 Et que ses yeux cruels à pleurer condamnés,
 Me rendent tous les noms que je leur ai donnés...

des cris sublimes de Phèdre :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachées,
 C'est Vénus toute entière à sa proie attachée! . . .

 Ah! douleur non encore éprouvée!
 A quel nouveau tourment je me suis réservée!
 Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
 La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
 Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
 N'était qu'un faible essai du tourment que j'endure.
 Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
 Comment se sont-ils vus? Depuis quand? Dans quels
 [lieux?

.....
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence;
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux:
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière;
La mort est le seul dieu que j'osais implorer.
J'attendais le moment où j'allais expirer:
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor, dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir,
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

Qui ne se rappelle aussi le chant mélancolique de Bérénice et celui du romanesque Antiochus?

Au XVIII^e siècle on a tellement aimé que l'on est las. Chez les uns s'étaient la débauche et la décrépitude. Chez les autres sourient la galanterie et du badinage, un peu inquiet toutefois. Mais si l'on est fatigué, on sait parfaitement comment on aime. On sait les manières, les formules, le vocabulaire, le ton des madrigaux, des odes, des couplets aux Philis, aux Lucinde, aux

Cydalise. C'est le temps des fêtes galantes que Watteau imagina avec *l'Embarquement pour Cythère*, que Van Loo plus exactement peignit avec sa *Halte de chasse*; c'est le temps où tous, marquis ou laquais, savent rimer le même compliment, c'est le temps où l'idéal est l'Indifférent, insouciant et mélancolique, où le pire est le vieux marquis gâteux, raisonneur et polisson. A côté de Watteau et de Boucher, Fragonard et tant d'autres qui n'avaient pas son talent, peignent des sujets licencieux. A côté de la poésie légère et banale des Parny et des Dorat se multiplient les couplets érotiques ou égrillards de Laujon, de Collé, de Gentil-Bernard, etc., etc...

On en est inondé. Mais tout cela est vide, emphatique ou mignard. Pour découvrir un reflet du délicieux *Indifférent* de Watteau, et des mari-vaudages aristocratiques (et si humains!) des comédiettes de Marivaux, il faut demander à Chérubin, délicieuse création de Beaumarchais, de nous chanter sa romance...

Venu d'Allemagne, de Suisse ou d'ailleurs (tout cela n'est-ce pas de vaines précisions pseudo-scientifiques?), venu on ne sait d'où, provoqué peut-être simplement par le contraste d'un long éloignement et par lassitude du bou-

lingrin artificiel et des jardins réguliers, où la raison s'était lassée et appauvrie, le goût de la nature apparut avec les parties de plaisir à la campagne, avec les délassements villageois. Peu à peu on déserta la ville trépidante pour les champs sereins. La littérature s'empara de la mode nouvelle. Jean-Jacques Rousseau, sans mesure, avec un délire qui fait sourire aujourd'hui, exalta la nature. Tout d'elle était parfait, pur. L'instinct seul valait. L'ignorant égalait en sensation et en humanité le lettré et l'âme du chemineau celle du seigneur.

Ce fut une sorte de libération sentimentale, la curée plébéienne des passions de l'amour. Un flot de cœurs sensibles, éloquents, désordonnés, se rua dans les belles-lettres. Chacun ressentit des ardeurs égales à celles d'Héloïse ; Paul et Virginie s'embrassaient dans toutes les clairières.

Les conventions poétiques déchues avec l'ancienne façon solennelle de s'exprimer, on osa étudier en toute liberté les anciens. Par bonheur, leur prestige subsistait. Il permit de retrouver une tradition et les précieux principes, sans quoi le plus vif sentiment ne saurait trouver une forme harmonieuse et durable.

VI

André Chénier, demi-grec, ranima Théocrite et transporta la sentimentalité, encore très sensuelle de son temps, dans des élégies et dans des bucoliques d'une grâce toujours académique, mais parée d'une fraîche rosée d'épithètes neuves.

Il y avait encore beaucoup de discrétion dans le sentiment et beaucoup d'apprêt dans l'expression.

Les divers sentiments de l'amour allaient bientôt connaître une autre ardeur et même atteindre à cet aspect d'absolu qui fut la caractéristique essentielle de la sentimentalité romantique.

La Révolution en déchaînant toutes les consciences, l'épopée napoléonienne en exaltant fiévreusement toutes les personnalités, provoquèrent une floraison d'individualités enivrées d'orgueil, de gloire, d'indépendance, puis, brusquement les abandonnèrent, les livrant à l'oisiveté ou à la banalité déprimante de gouvernements incertains. L'énergie, le besoin d'activité qui ne pouvaient plus s'appliquer à des réalités, s'appliquèrent à des idéologies passionnées. De cet écart

entre le rêve et l'acte résulta un malaise étrange que l'on a appelé le *mal du siècle* et qui s'est incarné dans ces héros : Werther, Obermann, Adolphe, Manfred et surtout dans René. Plus tard vinrent Antony, Jocelyn et Perdican.

Toute une génération d'individualistes désorbités ne se crut intéressante qu'au prix d'une imitation forcenée de ces fictions, dont le type le plus influent était René. Leur caractéristique essentielle fut d'introduire dans tout fait, dans tout état d'âme une certaine nécessité d'infini. Il en résultait immédiatement un cas morbide créé par les disproportions inévitables et le trouble apporté au jeu naturel des valeurs.

Le renouveau du sentiment chrétien, suscité par le *Génie du Christianisme*, ne fut pas non plus étranger à cette effervescence des passions de l'amour. Le goût de la douleur, la tendance mystique à se nourrir tout entier de soi-même, l'enivrement par la notion de l'infini spirituel, qui sont les éléments principaux du christianisme contribuèrent considérablement à donner à l'amour cette allure fatale, ce ton désespéré ou mélancolique qui dominant depuis la fade élégie de Millevoye jusqu'aux cris désolés de Musset et de Baudelaire même.

Si l'on ajoute que le déluge démocratique avait emporté cette pudeur, cette discrétion dont les bienséances des anciens temps revêtaient les sentiments ; si l'on note enfin que dans les diverses tourmentes religieuses ou politiques nombres d'esprits, tout en subissant l'exaltation ambiante, avaient perdu toute foi, toute illusion, on s'expliquera aisément l'extraordinaire développement donné à la sentimentalité amoureuse et le rôle souverain qu'elle dut jouer.

Refuge idéal des grandes âmes, l'amour fut aussi l'illusoire et cabotine attitude des médiocres. Si bien que l'on eut à côté de l'éloquence lyrique des Vigny, des Lamartine, des Musset, des Hugo, une littérature de rhéteurs qui se crurent marqués par le destin, voués au culte de l'infini parce qu'ils avaient quelque « vague-à-l'âme » amoureux. L'amour devint le passe-temps des désœuvrés et souvent aussi absorba des vertus, je veux dire des énergies, qui eussent été autrement fécondes.

Jamais la lyre française n'avait exprimé la passion comme elle l'exprima alors. Ténébreuse, sanglotante et fatale, l'âme humaine sembla ne connaître qu'un seul but : l'amour, c'est-à-dire la femme. Ce fut une belle époque pour les femmes !

avec le effet
la
puffe.

Mais les femmes n'étaient-elles pas tout aussi éperdues que les hommes : M^{me} de Staël, George Sand surtout, avec *Lélia*, *Indiana*, *Consuelo* ; Marceline Desbordes-Valmore et la série des « Muses romantiques », fécondes collaboratrices des keepsakes, ces almanachs vaporeux du parfait romantique. Observerons-nous cependant que les femmes gardèrent toujours, au contraire des hommes, dans leurs débords amoureux, un certain sens pratique et une sensualité fort précise ?

La *Nuit d'octobre* mise à part, l'amour romantique s'est incarné, sous ses diverses faces, en quatre poèmes primordiaux, qui sont : le *Lac*, de Lamartine ; la *Maison du Berger*, de Vigny ; la *Tristesse d'Olympio*, de Victor Hugo, et *Souvenir*, de Musset.

Dans le commentaire qui accompagne ces poèmes et complète notre essai, nous avons précisé, en quelques mots, le sens de chacun.

Nous insisterons particulièrement ici sur la *Maison du Berger*, qui est l'un des sommets de la poésie amoureuse, le poème où le sentiment devient abstraction, c'est-à-dire se dégage de toute pesanteur matérielle ou affective pour atteindre à l'idée pure. Il était naturel qu'Alfred de Vigny, après avoir clamé dans la *Colère de Samson* le fier

ressentiment du mâle opprimé par la femme, s'éleva à cette vision de la continuité absolue et indifférente de la Nature, qui termine la *Maison du Berger*. Il avait déjà atteint à ces conclusions sur l'ordre mystérieux des choses vers un « but inconnu », qui aujourd'hui dominant, et, se libérant de l'amour, il exhortait l'homme à de plus vastes destinées.

C'est une philosophie analogue qui plane sur la poésie de ce penseur lyrique que fut M^{me} Ackermann, et que l'on retrouvera dans son poème *l'Amour et la Mort*, dont voici les beaux passages :

*Regardez-les passer, ces couples éphémères!
Dans les bras l'un de l'autre enlacés un moment,
Tous, avant de mêler à jamais leurs poussières,
Font le même serment :*

*Toujours! un mot hardi que les cieux qui vieillissent
Avec étonnement entendent prononcer,
Et qu'osent répéter des lèvres qui pâlissent,
Et qui vont se glacer.*

*Vous qui vivrez si peu, pourquoi cette promesse
Qu'un élan d'espérance arrache à votre cœur,
Vain défi qu'au néant vous jetez, dans l'ivresse
D'un instant de bonheur ?*

*Amants, autour de vous une voix inflexible
Crie à tout ce qui naît : aime et meurs ici-bas.
La mort est implacable et le ciel insensible ;
Vous n'échapperez pas.*

*Eh bien ! puisqu'il le faut, sans trouble et sans murmure,
Forts de ce même amour dont vous vous enivrez,
Et perdus dans le sein de l'immense Nature,
Aimez donc et mourez !*

.....

*Non, non, tout n'est pas dit, vers la beauté fragile
Quand un charme invincible emporte le désir,
Sous le feu d'un baiser quand notre pauvre argile
A frémi de plaisir.*

*Notre serment sacré part d'une âme immortelle ;
C'est elle qui s'émeut quand frissonne le corps ;
Nous entendons sa voix et le bruit de son aile
Jusque dans nos transports.*

.....

*Mais non, Dieu qu'on dit bon, tu permets qu'on espère ;
Unir pour séparer, ce n'est point ton dessein.
Tout ce qui s'est aimé, fut-ce un jour, sur la terre
Va s'aimer dans ton sein.*

.....

*Eternité de l'homme, illusion ! chimère !
Mensonge de l'amour et de l'orgueil humain.
Il n'a point eu d'hier, ce fantôme éphémère,
Il lui faut un demain !*

.

*Quand un souffle d'amour traverse vos poitrines,
Sur des flots de bonheur vous tenant suspendus,
Aux pieds de la Beauté lorsque des mains divines
Vous jettent éperdus.*

*Quand, pressant sur ce cœur qui va bientôt s'éteindre
Un autre objet souffrant, forme vaine ici-bas,
Il vous semble, mortels, que vous allez étreindre
L'Infini dans vos bras.*

*Ces délires sacrés, ces désirs sans mesure
Déchaînés dans vos flancs comme d'ardents essaims,
Ces transports, c'est déjà l'Humanité future
Qui s'agite en vos seins.*

*Elle se dissoudra, cette argile légère
Qu'ont émue un instant la joie et la douleur ;
Les vents vont disperser cette noble poussière
Qui fut jadis un cœur.*

*Mais d'autres cœurs naîtront qui renoueront la trame
De vos espoirs brisés, de vos amours éteints,*

*Perpétuant vos pleurs, vos rêves, votre flamme
Dans les âges lointains.*

*Tous les êtres, formant une chaîne éternelle,
Se passent, en courant, le flambeau de l'Amour,
Chacun rapidement prend la torche immortelle
Et la rend à son tour.*

VII

Après un tel débordement lyrique, après toute cette éloquence dont on se demande souvent si la splendeur n'en est pas affectée, une période de sentiments moins éthérés mais plus vrais, plus harmonieux, était inévitable. L'un des premiers qui parla en amour un langage à la fois plus simple et plus naturel mais non moins passionné fut Louis Bouilhet intime ami de Gustave Flaubert l'initiateur du naturalisme.

Louis Bouilhet a souvent été méconnu. La gloire de Flaubert fit du tort à sa notoriété. Aussi tenons-nous à donner ici-même, en insistant tout particulièrement sur sa vibrante sincérité, son poème *A une femme* (1) :

(1) Extrait du recueil *Festons et Astragales* (Lemerre, édit.).

*Quoi ! tu raillais vraiment, quand tu disais : Je t'aime !
Quoi ! tu mentais aussi, pauvre fille !... A quoi bon ?
Tu ne me trompais pas, tu te trompais toi-même,
Pouvant avoir l'amour, tu n'as que le pardon !*

*Garde-le, large et franc, comme fut ma tendresse,
Que par aucun regret ton cœur ne soit mordu :
Ce que j'aimais, en toi, c'était ma propre ivresse,
Ce que j'aimais, en toi, je ne l'ai pas perdu.*

*Ta lampe n'a brûlé qu'en empruntant ma flamme.
Comme le grand convive aux noces de Cana,
Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme
Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna.*

*Tu n'as jamais été dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.*

*S'il fut sublime et doux, ce n'est point ton affaire.
Je peux le dire au monde et ne pas te nommer ;
Pour tirer du néant sa splendeur éphémère,
Il m'a suffi de croire. Il m'a suffi d'aimer.*

*Et maintenant, adieu ! Suis ton chemin je passe !
Poudre d'un blanc discret les rougeurs de ton front ;
Le banquet est fini, quand j'ai vidé ma tasse,
S'il reste encor du vin, les laquais le boiront !*

« Il est inutile, dit M. Pierre Fons (1) de consulter sur son apport à l'expression du lyrisme sentimental l'école d'art hautain et probe qu'on nomme le premier Parnasse. En réaction contre la sensiblerie déclamatoire, où s'épanchaient les disciples — combien dégénérés — de Lamartine et de Musset, il sembla proscrire hors du cénacle de ses sculptures impassibles, les divines et mobiles Muses de l'affection et de la pitié. » Ceci est le principe. En réalité, le cœur des parnassiens, un cœur plus sensible d'être contenu, transparait sous leur masque d'insensibilité.

Il est hasardeux de tenir Baudelaire pour un des leurs. Celui-ci fut plutôt un romantique attardé, mais un romantique savant, cérébral, discipliné, qui chercha dans une sensualité complexe ou bizarre l'assouvissement de sa soif d'infini et de béatitude. Mais que pouvait donner la seule chair à cet esprit qui vivait dans l'absolu ?

Leconte de Lisle, le plus rigide des Parnassiens, n'a pu cependant retenir ce poème trop cité du *Manchy*, dont l'expression ni le ton ne valent la surprenante émotion qui jaillit des strophes de ce testament lyrique et philosophique qu'il

(1) Dans un essai sur « la Philosophie de l'amour dans la Poésie moderne », paru dans *Le Réveil de Pallas*.

appela l'*Illusion suprême*, et dont voici les passages relatifs au thème de notre étude :

*Quand l'homme approche enfin des sommets où la vie
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux!
Debout sur la hauteur aveuglément gravie,
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.*

*Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,
Il revoit, au delà de l'horizon lointain,
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves
Dans la rose clarté de son heureux matin.*

*Monde lugubre, où nul ne voudrait redescendre
Par le même chemin solitaire, âpre et lent,
Vous, stériles soleils, qui n'êtes plus que cendre,
Et vous, ô pleurs muets, tombés d'un cœur sanglant!*

*Celui qui va goûter le sommeil sans aurore
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.*

*Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :
La montagne natale et les vieux tamarins,
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse
Et qui dorment là-bas dans les sables marins.*

.
.

*Le ciel vaste où le mont dentelé se profile,
Lorsque ta pourpre, ô soir, le revêt tout entier!
Et le chant triste et doux des Bandes à la file
Qui s'en viennent des hauts et s'en vont au quartier.*

*Voici les bassins clairs entre les blocs de lave;
Par les sentiers de la savane, vers l'enclos,
Le beuglement des bœufs bossus de Tamatave
Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots,*

*Et sur la côte, au pied des dunes de Saint-Gilles,
Le long de son corail merveilleux et changeant,
Comme un essaim d'oiseaux les pirogues agiles
Trem pant leur aile aiguë aux écumes d'argent.*

*Puis, tout s'apaise et dort. La lune se balance,
Perle éclatante, au fond des cieux d'astres emplis;
La mer soupire et semble accroître le silence
Et berce le reflet des mondes dans ses plis.*

*Mille aromes légers émanent des feuillages
Où la mouche d'or rôde, étincelle et bruit;
Et les feux des chasseurs, sur les mornes sauvages,
Jaillissent dans le bleu splendide de la nuit.*

*Et tu renais aussi, fantôme diaphane,
Qui fis battre son cœur pour la première fois,
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois!*

*O chère Vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais!*

*Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté!*

*Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,
Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
O doux rêve, promis à l'infailible oubli ?*

*Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.*

*Ah! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?*

*Soit! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les Dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide
Ne valent pas la paix impassible des morts. (1)*

(1) Extrait du recueil *les Poèmes tragiques*. (Lemerre, édit.)

D'autres parnassiens, qui l'étaient moins de doctrine que de forme, Sully-Prudhomme, François Coppée, Léon Dierx, devaient bientôt raviver la valeur poétique de l'amour par l'expression d'ardeurs moins troublées et moins orgueilleuses, mais non moins profondes.

Il y a deux *tons* principaux dans Sully-Prudhomme, l'un où l'amour garde quelque chose de la grandeur terrible qu'il a dans Racine et dans Musset, l'autre où il n'est plus qu'une tendresse très enveloppante qui le cède cependant à de supérieures préoccupations.

Le sonnet *Où vont-ils?* est le plus bel exemple que le poète des *Epreuves*, nous ait donné de sa première manière :

*Ceux qui sont morts d'amour ne montent pas au ciel ;
Ils n'auraient plus les soirs, les sentiers, les ravines,
Et ne goûteraient pas, aux demeures divines,
Un miel qui du baiser pût effacer le miel.*

*Ils ne descendent pas dans l'enfer éternel ;
Car ils se sont brûlés aux lèvres purpurines,
Et l'ongle des démons fouille moins les poitrines
Que le doute incurable et le dédain cruel.*

*Où vont-ils ? Quels plaisirs, quelles douleurs suprêmes,
Pour ceux-là, si les cœurs au tombeau sont les mêmes,
Passeront les douleurs et les plaisirs sentis ?*

*Comme ils ont eu l'enfer et le ciel dans leur vie,
L'infini qu'on redoute et celui qu'on envie,
Ils sont morts jusqu'à l'âme, il sont anéantis.*

L'autre manière de Sully-Prudhomme se retrouve toute dans le poème si délicat de rythmes si souples qu'il appela « Conseil » et qui se trouve dans le recueil *Les Vaines Tendresses* :

*Jeune fille, crois-moi, s'il en est temps encore,
Choisis un fiancé joyeux, à l'œil vivant,
 Au pas ferme, à la voix sonore,
 Qui n'aille pas rêvant.*

*Sois généreuse, épargne aux cœurs de se méprendre.
Au tien même, imprudente, épargne des regrets,
 N'en captive pas un trop tendre,
 Tu t'en repentirais.*

*La nature t'a faite indocile et rieuse,
Crains une âme où la tienne apprendrait le souci,
 La tendresse est trop sérieuse,
 Trop exigeante aussi.*

*Un compagnon rêveur attristerait ta vie,
Tu sentirais toujours son ombre à ton côté
 Maudire la rumeur d'envie
 Où marche ta beauté.*

.....

*Et tu ne peux savoir tout le bonheur que broie
D'un caprice enfantin le vol brusque et distrait
Quand il arrache au cœur la proie
Que la lèvre effleurait,*

*Quand l'extase, pareille à ces bulles ténues
Qu'un souffle patient et peureux allégera,
S'évanouit si près des nues
Qui s'y miraient déjà;*

*Sois généreuse, épargne à des songeurs crédules
Ta grâce et de tes yeux les appels décevants :
Ils chercheraient des crépuscules
Dans ces soleils levants.*

*Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
Souple à leurs vains soupirs comme aux vents le roseau,
Dont le cœur leur soit un asile
Et les bras un berceau,*

*Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
Inépuisable en soins calmants ou réchauffants,
Soins muets comme en ont les mères,
Car ce sont des enfants.*

*Il leur faut pour témoin, dans les heures d'étude,
Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser,
Il leur faut une solitude
Où voltige un baiser.*

*Jeune fille, crois m'en, cherche qui te ressemble,
Ils sont graves ceux-là, ne choisis aucun d'eux,
Vous seriez malheureux ensemble
Bien qu'innocents tous deux.*

François Coppée, qui exprima l'âme plus commune et banale sinon vulgaire de son époque, découvrit le charme de certains sentiments sans éclat et sans élégance, mais peut-être plus émouvants de joindre une absolue sincérité à si peu de parure. Aucune pièce mieux que celle-ci qui porte le chiffre II dans le recueil des *Intimités* ne caractérise son art et sa notion de l'amour :

*Elle viendra ce soir, elle me l'a promis.
Tout est bien prêt. Je viens d'éloigner mes amis,
De brûler des parfums, d'allumer les bougies
Et de jeter au feu les fades élégies
Que j'ai faites alors qu'elle ne venait pas ;
Et j'attends. Tout à l'heure elle viendra. Son pas
Retentira, léger comme un pas de gazelle,
Et déjà ce seul bruit me paiera de mon zèle.
Elle entrera, troublée et voilant sa pâleur.
Nous nous prendrons les mains, et la douce chaleur
De la chambre fera sentir bon sa toilette.*

O les premiers baisers à travers la voilette !

Et cependant, avec autant de simplicité, avec le même ton discret, gris et presque prosaïque, Coppée atteignit une fois au véritable pathétique. Nous ne pouvons ne pas donner ici (avant de revenir au cours régulier de notre essai), ce curieux exemple qui s'intitule : *Vieux brouillon de lettre* :

*Adieu ! J'ai peur d'aimer. Quittons-nous ce soir même.
Je te ferais souffrir et tu me rendrais fou.
Ainsi qu'une coquette ôte un collier qu'elle aime,
Je détache à regret tes bras blancs de mon cou.*

*Adieu ! L'Amour viendrait. Bornons-nous au caprice.
Ne nous torturons pas des larmes du départ.
Adieu ! Mon cœur blessé saigne à sa cicatrice.
J'ai tant souffert, vois-tu, pour avoir fui trop tard.*

*Adieu ! Pour nous punir de notre fantaisie,
L'amour veille, il nous guette, et le malheur le suit,
Pareil à ce bourreau qu'une reine d'Asie
Postait pour égorger ses amants d'une nuit.*

*Huit jours tu m'appartins, — ô joie, ivresse, gloire ! —
Avec des soirs d'été pour sublime décor ;
Et, parmi les amours étoilant ma mémoire,
Nos amours sont ainsi que des planètes d'or.*

*Mais puis-je, pauvre et fier, te garder, toi, trop belle ?
C'est impossible, hélas ! Epargnons-nous des pleurs.*

*Si nous tardions encor, — la vie est si cruelle! —
Nos soupirs d'aujourd'hui deviendraient des douleurs.*

*Ayons pitié de nous! Fuyons-nous, mon amie!
Mais souffre qu'en un rêve où sont mouillés mes yeux,
Je te revoie encor dans mes bras endormie
Et pose entre tes seins le baiser des adieux! (1)*

Tels furent devant l'amour ces poètes qui s'étaient fait un dogme de l'impassibilité.

Malgré ces volontaires hérésies, la poésie leur doit, et doit plus encore au Symbolisme qui suivit, sa libération de la tyrannie d'un sentiment qui menaçait de devenir l'unique ou du moins l'essentiel motif d'émotion, d'enthousiasme et de passionnalité. Le mot *passion* risquait même de se transformer en synonyme du mot *amour*.

Heureusement, ceux qui viennent ensuite : Verlaine, Jules Laforgue, Jean Moréas, Verhaeren, Henri de Régnier, sont poétiquement, beaucoup plus riches d'autres sentiments que du sentiment d'amour. Un souci de pensée plus haute, plus universelle, une préoccupation constante d'idées générales, l'interrogation nouvelle du Mystère religieux, scientifique ou social, détournent les nouveaux poètes du miroir exclusif de l'amour.

(1) *Contes et Poésies*. Lemerre, édit.

Nous sommes trop proche de ce fait considérable pour pouvoir l'apprécier, l'expliquer et faire plus que le constater. Mais il est évident, si l'amour fut, en un temps, l'inspiration essentielle du poète, qu'il n'occupe, dans la plupart des recueils contemporains, qu'une place secondaire.

On verra par les poèmes que nous donnons de Verlaine, de Charles Cros, d'Albert Samain, de Régnier, Paul Fort, et plus récemment par ceux de MM. Maurice Magre, Derennes, Despax, Lucien Bazin, comment l'amour se vêt de teintes mineures, prend une importance moins absolue, emprunte un air désabusé ou imprécis, parfois aussi languide et crépusculaire, décadent disent certains, qui est bien loin de la fatalité romantique.

C'est un même goût pour la tristesse suave, pour les rêveuses douceurs, le silence, les tendresses subtiles, pour les « inflexions frêles », qui domine dans les poètes belges tels que Mæterlinck, Rodenbach, Van Lerberghe, ou Fernand Sèverin. L'âme comme déjà fatiguée par le mystère de vivre, Georges Rodenbach soupire :

*Douceur du soir! Douceur qui fait qu'on s'habitue
A la sourdine, aux sons de viole assoupis;
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.*

*Et langoureusement la clarté se retire ;
Douceur ! Ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !
Silence ! Deux senteurs en un même parfum :
Penser la même chose et ne pas se le dire.*

Et Fernand Sèverin rappelle un état de sensibilité analogue à celui qu'harmonise Albert Samain dans son *Élégie*, quand il écrit son petit poème *La Chanson douce* :

*Qu'il est doux d'être au monde ! Et d'aimer ! Et d'entendre
Un aveu dérobé répondre à ses aveux...
J'ai couronné ton front d'un rameau frêle et tendre ;
Les larmes de la nuit tremblent dans tes cheveux.*

*Rapproche-toi... L'amour a de ces mots suprêmes
Qui ne sont point compris, s'ils ne sont dits tout bas.
Vois-tu, ma chère enfant, je sais bien que tu n'aimes,
Mais mon âme, sans eux, ne le sentirait pas.*

*Plus près, plus près de moi ! Tout nous sépare encore !
Qu'un soupir, une haleine, un frisson moins discret
Me livre cet aveu que la parole ignore
Il ne sera si doux qu'au prix d'un tel secret.*

*O mon enfant ! Les morts, qui dorment sous la terre,
Ont tout perdu, sans doute, avec l'aspect du jour...
Mais rien n'afflige tant leur songe solitaire
Que le seul souvenir de cet instant d'amour :*

Un groupe de Muses « néo-romantiques », conserve encore, à peu près seul, la désuète, démotique et farouche frénésie qui plut tant au milieu du siècle dernier.

M^{me} de Noailles, roumaine toujours émue de se trouver française, en offre l'exemple le plus élégant et le plus typique. Ses poèmes parlent plutôt de sensualité que d'amour. Un portrait parfait de sa manière, de ses pâmoisons innombrables, de son mouvement lyrique et même de sa physionomie frêle ensanglantée de longues lèvres, c'est cette charmante poésie qui s'intitule *Émotion* (1) :

*Avoir depuis sa douce et lumineuse enfance
Baisé le jour qui meurt et celui qui commence,
Contemplant l'univers, avoir jeté vers lui
Comme une rose, un cœur qui frissonne et qui luit,
N'avoir jamais rien vu sur la divine terre
Qui ne soit une source où l'on se désaltère,
Avoir bondi, avoir joué, avoir pleuré
Dans les matins luisants qui soulèvent les prés,
Avoir tant aimé l'air, la fièvre, la bataille,
Que la bouche au milieu du visage tressaille
Comme un coquelicot qu'étire un vent d'été;
Être morte d'azur, morte de volupté,
Avoir suivi les pas divins de la musique
Jusqu'aux bornes du rêve et du plaisir physique,*

(1) *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, édit.

*Tendre vers l'infini son désir, sa douleur
Comme une tige où tremble une suprême fleur.
Quelle avide, quelle âpre et chaude destinée.
— Je m'attendris, je pense au jour où je suis née...*

Chez d'autres poètes, enfin, tels que Pierre Louys, Louis Le Cardonnel, Adolphe Lacuzon, Fernand Gregh, Joachim Gasquet, Olivier de La Fayette, Roger Dumas, Charles Guérin, — ces trois derniers morts prématurément, — l'Idée se superpose au sentiment, et l'amour, s'il n'est pas le refuge momentané du chercheur de vérité, la halte dans les roses, n'est plus que l'avenue vers cet état d'âme universel que le Christianisme appela *charité*, ou vers cet état d'esprit universel aussi que la philosophie appelle *harmonie*.

C'est ce que traduit M. Fernand Gregh, lorsqu'il s'écrie :

*Partout avec sa force auguste et familière,
Comme à l'ormeau la vigne et comme au pin le lierre,
Le Désir à la vie entrelace la vie!
La terre a du soleil la même obscure envie.
Que la note épousant la note dans la gamme,
Et l'Univers aspire à l'Éternelle Femme!*

Léo Larguier avec *Jacques*, dont il est difficile

de donner un fragment, a chanté le poème des épousailles rustiques et pures.

Tout un groupe de poètes, à la tête desquels on distingue MM. Charles Vildrac, Jules Romains, Georges Duhamel, constitue une poésie de haute inspiration quoique de forme rugueuse, dont presque jamais l'amour n'est le thème.

Enfin, la *Montée* (1), d'Olivier de La Fayette, cet admirable poème interrompu par la mort, est suivi de cette note trouvée dans les papiers du poète : « J'ai refusé la vaine extase d'un moment, l'emportement lyrique et l'emportement romantique. Quand j'ai chanté l'amour, il ne fut que le symbole d'une aspiration plus vaste que lui, ce rythme sublime qui emporte ensemble les cœurs et les cieux dans l'amour... »

Ainsi, après avoir régné en maître sur notre poésie, l'amour, dégagé des excès et de l'ivresse romantique, des débauches ou des fadeurs décadentes, retrouve peu à peu sa place harmonique. Ainsi, peu à peu, la poésie française revient à ses principes traditionnels et classiques. Nous y prenons notion de l'ordre véritable et nous apprécions à leur valeur proportionnelle la valeur et l'importance des divers sentiments humains.

(1) Hachette, édit.

L'Amour en est l'un des principaux, mais non l'unique. C'est à lui que nous devons des élans dans la vie ou dans les lettres, beaux entre tous. C'est par lui que se continue la Vie. Mais s'il est le moyen et l'enchanteur, est-il le But de l'existence? Doit-il être la fin de notre effort?

La réponse de la poésie contemporaine à cette question n'est point affirmative. Cela prouve que la jeunesse française, si elle ne la possède point encore, désire une doctrine intellectuelle et la préfère aux débordements enivrants mais fallacieux de la passion.

GABRIEL BOISSY.



NOTE. — Le sous-titre donné à cet ouvrage « les plus beaux poèmes d'amour » ne signifie pas que tous les poèmes réunis ici soient littéralement les plus beaux; mais le très petit nombre qui ne méritent point ce superlatif sont tout au moins parmi les plus caractéristiques. — Nous ne croyons avoir omis, toutefois, aucun chef-d'œuvre, et nous avons souvent remis en honneur des poèmes trop méconnus.

A ce propos, nous signalerons que nous avons cru devoir, — l'intérêt de ces poésies étant d'autant plus vif qu'elles sont plus proches de nous, — augmenter dans une sensible proportion le nombre des poèmes contemporains, par rapport aux anciens.

Nous tenons, enfin, à offrir nos vifs remerciements à MM. les auteurs ou éditeurs, notre particulière gratitude à Mesdames Tréfeu, Duval-Lorrain et Guérin, à MM. Gustave Simon et Francis Chevassu, qui ont eu la bonne grâce de nous permettre les reproductions nécessaires pour mener à bien ce travail qui éclaire, croyons-nous, l'un des thèmes essentiels de la poésie française.

1^{re} PÉRIODE

LA FIN DU MOYEN AGE

Les Premiers Pas du Sentiment

VIRELAI

Suis-je, suis-je, suis-je belle ?
Il me semble, à mon avis,
Que j'ay beau front et doulz viz (1)
Et la bouche vermeillette ;
Dictes-moy se je suis belle ?

J'ay vers yeulx, petits sourcis,
Le chief blond (2), le nez traitis (3),
Ront menton, blanche gorgette ;
Suis-je, suis-je, suis-je belle ? *etc...*

J'ay dur sain et hault assis,
Lons bras, gresles doys aussis,
Et, par le faulx (4), siu greslette,
Dictes-moy se je suis belle ?

J'ay piez rondes et petiz,
Bien chaussans, et biaux habis,
Je suis gaye et foliette ;
Dictes-moy se je suis belle ?

- (1) Visage.
- (2) Tête blonde.
- (3) Délicat.
- (4) La taille

J'ay mantiaux fourrez de gris,
J'ay chapiaux, j'ay biaux proffis
Et d'argent mainte espinglette;
Suis-je, suis-je, suis-je belle?

Que quinze ans n'ay, je vous dis;
Moult est mes trésors jolys,
S'en garderay la clavette (1);
Suis-je, suis-je, suis-je belle?

Bien devra estre hardis
Cilz (2), qui sera mes amis,
Qui ora tel damoiselle;
Dictes-moy se je suis belle?

Et par Dieu, je li plevis (3),
Que très loyal, se je vis,
Li seray, si ne chancelle;
Suis-je, suis-je, suis-je belle?

Se courtois est et gentilz,
Vaillans, apers (4), bien apriés,
Il gaignera sa querelle;
Dictes-moy se je suis belle?

- (1) La petite clef.
(2) Celui.
(3) Je lui promets.
(4) Agréable.

C'est uns mondains paradiz
Que d'avoir dame toudiz (1)
Ainsi fresche, ainsi nouvelle ;
Suis-je, suis-je, suis-je belle ?

Entre vous, acouardiz (2),
Pensez à ce que je diz ;
Cy fine (3) ma chansonnette ;
Suis-je, suis-je, suis-je belle ?

(*Poésies.*)

EUSTACHE DESCHAMPS.

- (1) Toujours.
(2) Poltrons.
(3) Ici finit.

EUSTACHE DESCHAMPS, champenois (né vers 1345, mort vers 1405), fut aussi surnommé *Morel* à cause de son teint très brun. Le nom de Deschamps lui vint d'une propriété qu'il avait aux environs de Paris. C'est un des premiers poètes français qui apportèrent de la personnalité dans la poésie. Dans ce virelai, on remarquera que l'observation l'emporte de beaucoup sur l'émotion, à peu près absente. Il est curieux d'y constater, déjà, une désinvolture sentimentale (notamment au huitième couplet), un esprit pratique, dont nous ne croirions capables que nos plus modernes Parisiennes, et qui est ici traduit avec une légèreté, une grâce, dont Eustache, au parler plutôt rude, n'est pas coutumier.

BALLADE

Seulete suy et seulete vueil estre,
Seulete m'a mon doulx ami laissée,
Seulete suy, sanz compaignon ne maistre,
Seulete suy, dolente et courrouciée,
Seulete suy en languour mesaisiée (1),
Seulete suy plus que nulle égarée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Seulete suy a huis (2) ou a fenestre,
Seulete suy en un anglet mucinée (3),
Seulete suy pour moy de plours repaistre,
Seulete suy, dolente ou apaisiée,
Seulete suy, rien n'est qui tant me siée (4),
Seulete suy en ma chambre enserrée,
Seulete suy sanz ami demourée.

Seulete suy partout et en tout estre (5),
Seulete suy, ou je voise ou je siée (6),
Seulete suy plus qu'autre riens terrestre
Seulete suy de chascun delaissiée,

(1) Désagréable.

(2) Porte.

(3) Blottie.

(4) M'agrée.

(5) Atre, foyer.

(6) Où je me trouve.

Seulete suy durement abaissiée,
Seulete suy souvent toute esplourée,
Seulete suy sanz ami demourée.

ENVOI

Princes, or est ma douleur commenciée :
Seulete suy de tout dueil menaciée,
Seulete suy plus tainte que morée (1),
Seulete suy sanz ami demourée.

(Le Livre des Cent Ballades.)

CHRISTINE DE PISAN.

(1) Plus sombre que teinture noire.

BALLADE

Se j'ay le cuer dolent je n'en puis mais,
Car mon ami s'en vait en Angleterre,
Ne je ne scay quant le reverray mais
Le bel et bon qui mon cuer tient en serre;
Car entre luy et moy ara grant barre;
Mais jamais jour joye ne bien n'aray,
Jusques a tant que je le reverray.

Et quand je pense a ses gracieux fais
Doulz et plaisans, trop fort le cuer me serre;
Et comment pour morir, certes, jamais
Ne me courçast, et on pourroye querre
Nul plus plaisant? or vueil je Dieu requerre,
Qui le connoit; mais dolente seray,
Jusques a tant que je le reverray.

Or est mon cuer chargié de pesant fais,
Dont plains et plours me feront dure guerre;
Et en lui seul seront tous mes regrais;
Car je l'aim plus que riens qui soit sus terre.

Si convendra que le renvoye querre,
Ou a douleur et meschief languiray,
Jusques à tant que je le reverray.

(*Le Livre des Cent Ballades.*)

CHRISTINE DE PISAN.

CHRISTINE DE PISAN, née à Venise vers 1363, morte vers 1431, suivit son père, Thomas de Pisan, astrologue et médecin de Charles V en 1368. Elle se maria avec un gentilhomme de Picardie, Étienne Castel, qui mourut peu de temps après leur mariage. Elle en conçut un vif chagrin et dut subvenir aux besoins de sa mère, de ses frères et de ses enfants. Ses premiers poèmes où, avec sincérité et simplicité, elle avait pleuré son époux ayant beaucoup plu, elle fit métier d'écrire, si bien que l'on peut dire que le premier « homme de lettres » fut une femme. Elle mourut dans un monastère où elle s'était retirée, laissant nombre d'ouvrages en prose ou en vers, dont la plupart n'ont pas encore été publiés.

RONDEAU

Dieu qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !
Pour les grants biens qui sont en elle,
Chacun est prest de la louer.

Qui se pourroit d'elle lasser ?
Tous les jours sa beaulté renouvelle :
Dieu qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !

Par deçà ne delà la mer ;
Ne scay Dame ne Demoysele,
Qui soit en tout bien parfait telle :
C'est ung songe que d'y penser ;
Dieu qu'il la fait bon regarder.

(*Poésies.*)

CHARLES D'ORLÉANS.

CHARLES D'ORLÉANS (1391-1465) était fils de Louis d'Orléans et de la belle et touchante Valentine de Milan. Il n'avait que seize ans, lorsque, le 23 novembre 1407, son père fut assassiné par les gens du duc de Bourgogne.

Des tragédies avaient ouvert sa vie, qui se continua dans les tragédies : il batailla sans répit pour venger son père, perdit sa

première femme après trois années de mariage, fut fait prisonnier à Azincourt, exilé en Angleterre, où il dut rester vingt-cinq ans.

Malgré tant de malheurs, sa poésie reste claire, alerte, plus soucieuse des agréments de l'expression que du sentiment. C'est plus un délassement qu'une confession, malgré que l'on y remarque parfois des traces de lassitude morale.

On croit que le grand amour de sa vie fut Bonne d'Armagnac, avec qui il n'y aurait eu que fiançailles.

Quoiqu'il en soit il faut ou bien une rare domination de soi, ou plutôt des principes littéraires singulièrement impérieux, pour que si peu des tourments d'une vie transparaisse dans l'œuvre.

SONNET

Des plus beaux yeux et du plus clair visage
Qui oncques fut, et des beaux cheveux longs
Qui faisaient l'or et le soleil moins blonds,
Du plus doux ris et du plus doux langage ;

Des bras et mains qui eussent en servage,
Sans se bouger, mené les plus félons ;
De celle qui du chef jusqu'aux talons
Semblait divin plus qu'humain personnage,

Je prenais vie. Or, d'elle se consolent
Le roi céleste et ses coursiers qui volent,
Me laissant nu, aveugle en ce bas estre.

Un seul confort attendant à mon dueil,
C'est que là haut, elle, qui sait mon vueil (1),
M'impétrera (2) qu'avec elle puisse être.

(*Élégies.*)

CLÉMENT MAROT.

(1) Ma volonté.

(2) M'obtiendra.

CLÉMENT MAROT (né à Cahors vers 1497, mort à Turin en 1544) eut une vie des plus aventureuses. Sa poésie amoureuse, qui n'est pas encore dégagée de l'afféterie et des apprêts traditionnels, vaut plus par la grâce, par les pointes, par la clarté de la langue, que par le sentiment.

STANCES

Il n'est rien si puissant que l'Amour et la Mort,
La Mort détruit les corps, l'Amour détruit les âmes,
Mais encore l'Amour me semble le plus fort :
Car la Vie et la Mort reposent sous ses flames.

Amour, comme il lui plaist, nous fait vivre et mourir ;
Ses rigueurs font mourir, ses douceurs font revivre ;
La Mort, ayant blessé, ne nous peut plus guarir,
Et l'Amour, pour mourir, l'Amour ne se délivre.

Jusques dans les enfers, Amour nous va suivant,
La Mort, tout seulement, nous suit jusqu'à la tombe,
Au pouvoir de l'Amour l'on retombe souvent,
Au pouvoir de la Mort jamais on ne retombe.

La Mort, dont le pouvoir s'amortist dans les cieux,
Contre des cœurs de terre exerce sa puissance ;
L'Amour va triomphant des hommes et des dieux,
Et prend force du Ciel dont il prend sa naissance.

Le malheur de la Mort, fin de tous nos malheurs,
Noye au fleuve d'oubly nos pénibles pensées :
L'Amour, commencement de toutes nos douleurs,
Nourrit le souvenir de nos peines passées.

Si la Mort, nous ayant au tombeau renfermez,
D'un bandeau ténébreux nous sille les paupières,
L'Amour, aveugle enfant, nous tient si bien charmez,
Qu'il prive la raison de toutes ses lumières.

Amour, fils de Vénus, Mort, fille du Destin,
Seules divinités que mon âme révère,
Hélas! je vous invoque et réclame sans fin;
Mais l'une m'est trop douce et l'autre trop amère.

(*Les Bigarrures.*)

ESTIENNE TABOUROT.

ESTIENNE TABOUROT (1549-1590), surnommé par lui-même *le Seigneur des Accords*, fils d'un avocat fameux de Dijon, s'est rendu célèbre par sa virtuosité dans la « fabrication » des petits tours de force poétiques (acrostiches, rébus, équivoques, calembours, etc.), et aussi par la verve rabelaisienne de ses *Bigarrures*.

C'est lui qui imagina, ayant oublié les noms de ses innombrables amies, de les numéroter jusque dans ses sonnets: « Ma 5^e, ma 30^e », dit-il gaillardement. Les *Stances* que nous donnons sont d'une note assez grave dans son œuvre, mais assurément la plus intéressante, celle qui révèle, avec originalité, la notion tragique de l'amour.

2^e PÉRIODE

LA RENAISSANCE

Platonisme et Sensualisme

SONNET (1)

Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premièrement de son feu ma poitrine,
Toujours brulay de sa fureur divine,
Qui un seul jour mon cœur n'abandonna.

Quelque travail dont assez me donna,
Quelque menasse et prochaine ruine :
Quelque penser de mort qui tout termine,
De rien mon cœur ardent ne s'étonna.

Tant plus qu'Amour nous vient fort affaiblir,
Plus il nous fait nos forces recueillir,
Et toujours frais en ses combats fait estre :

Mais ce n'est pas qu'en rien nous favorise,
Cil (2) qui les Dieux et les hommes méprise !
Mais pour plus fort contre les fors paroître.

SONNET (3)

Tant que mes yeuz pourront larmes espandre,
A l'heur passé avec toy regretter,
Et qu'aux sanglots et soupirs resister
Pourra ma voix et un peu faire entendre :

(1) Sonnet IV^e.

(2) Celui.

(3) Sonnet XIV^e.

Tant que ma main pourra ses cordes tendre
Du mignart lut, pour tes graces chanter :
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien hors que toy comprendre.

Je ne souhaite encore point mourir.
Mais quand mes yeus je sentiray tarir,
Ma voix casser et ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante :
Priray la Mort noircir mon plus cler jour.

SONNET (1)

Baise m'encor, rebaise moy et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureux :
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.

Las, te pleins tu? Ça que ce mal t'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereux.
Ainsi meslans nos baisers tant heureux
Jouissons nous l'un de l'autre à nostre aise.

Lors double vie à chacun en suivra.
Chacun en soy et son ami vivra

(1) Sonnet XVIII^e.

Permets m'amour penser quelque folie :
Toujours suis mal, vivant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne say quelque saillie (1).

(*Œuvres.*)

LOUIZE LABBÉ.

(1) Sortie.

LOUIZE LABBÉ, lyonnaise (vers 1520-1566), est de la race des grandes amoureuses lyriques qui va de Sapho à Desbordes-Valmore. Elle ne vécut que pour la passion et eut deux passions majeures : l'amour et les belles-lettres. Elle aimait l'aventure et la vie libre. On prétend qu'elle suivit les armées du Dauphin (Henri II), au siège de Perpignan, sous le nom du « capitaine Loys ». Elle aimait alors, dit-on, un « homme de guerre » qui faisait partie de l'expédition et se souciait peu d'elle. Mariée vers 1550 à Ennemond Perrin, riche cordier de Lyon, elle eut un salon fleuri de toutes les illustrations lyonnaises ou de passage qui aimaient les lettres.

La société du temps accusa naturellement, celle que l'on surnommait *la Belle Cordière*, de tous les libertinages. Il est incontestable qu'après la mort de son mari (vers 1560), elle n'eut guère de gêne. Mais cette âme ardente se devait sans doute à des licences qui, répréhensibles au point de vue commun, ont laissé à la poésie française une des plus fortes et des plus chaleureuses expressions de l'amour. Sa passion la plus fameuse est celle qui l'unit à Olivier de Magny. La plupart de ces sonnets sont de ceux qu'elle échangea avec les sonnets des *Soupirs* de Magny, véritable correspondance lyrique, tandis que Magny voyageait en Italie.

SONNET (1)

Je trouve en vous toutes beautez, ma Dame,
Beau front, beaux yeux de deux arcz couronnez,
Soubs deux rubis de lis environnez,
Ces belles dens qui tenaillent mon Ame,

Le sein sans per, dont l'Archerot m'entame,
Dix doigtz marbrins de perles atournez,
Et mille œilletz avec l'aurore nez
Et vostre teinct le motif de ma flame,

Cent mile filz de soye belle et riche,
Qui vostre chef dorent de main non chiche,
Et mille rais qui sortent de vos yeux.

Mile doux motz de nature immortelle,
Tous ces beaux poinctz vous portez en tous lieux,
Mais en mon cœur je vous porte plus belle.

(*Les Amours.*)

OLIVIER DE MAGNY.

(1) Sonnet XVII^e. — Ce sonnet fait partie du livre *Les Amours*, entièrement dédié à *la Castianire*, surnom lyrique de la Dame d'Olivier de Magny. On suppose que cette « dame » fut Marguerite de Cardillac, demoiselle d'honneur de Marguerite de France (vers 1536). Cette demoiselle, déjà de seconde jeunesse, ne répondit point aux hommages de Magny. Elle se maria avec le vicomte de Gordon, un Quercinois comme Magny, ce qui put servir, sans doute, à celui-ci de « soulas » ! Olivier de Magny devait trouver sa grande passion, vers 1554, auprès de Louize Labbé.

SONNET (1)

Quel feu divin s'alume en ma poitrine ?
Quelle fureur me vient ore (2) irriter ?
Et mes esprits saintement agiter
Par les rayons d'une flamme divine ?

Ce petit Dieu de qui la force insigne
Sur les grans dieux se peut exercer,
Viendrait-il bien dans mon âme exciter
Cette chaleur d'immortalité digne ?

C'est luy, c'est luy qui souffle ceste ardeur,
Car ja, désja je fleure sa grandeur
Me bienheurant d'une nouvelle vie.

Sus donc, sus donc, prophanes hors d'icy,
Voicy le dieu, je le sens, le voicy,
Qui de fureur m'a ja l'âme ravye.

(*Les Soupirs.*)

OLIVIER DE MAGNY.

(1) Sonnet I^{er}.

(2) Maintenant.

OLIVIER DE MAGNY, comme Marot, naquit à Cahors. L'époque de sa naissance est incertaine; il mourut vers 1560, après avoir occupé diverses charges auprès du surintendant d'Avançon et à la cour de Henri II. Sa poésie amoureuse unit une sensualité charmante à un platonisme subtil, dont il fut en son temps l'un des premiers fervents.

SONNET

L'un chante les amours de la trop belle Hélène,
L'un veut le nom d'Hector par le monde semer,
Et l'autre, par les flots de la nouvelle mer,
Conduit Jason gagner les thrésors de la laine.

Moi, je chante le mal qui à son gré me meine :
Car, je veux, si je puis, par mes carmes (1) charmer
Un torment, un soucy, une rage d'aymer,
Et un espoir musart, le flateur de ma peine.

De chanter rien d'autrui meshuy qu'ay je que faire ?
Car de chanter pour moy, je n'ay que trop à faire.
Or, si je gagne rien à ces vers que je sonne,

Ma dame, tu le sçais, ou si mon temps je pers :
Tels qu'ils sont, ils sont tiens : tu m'as dicté mes vers,
Tu les a faits en moy, et puis je te les donne.

ETIENNE DE LA BOÉTIE.

(1) Chants.

ETIENNE DE LA BOÉTIE, né à Sarlat en 1530, mort en 1563, conseiller au Parlement de Bordeaux, est connu surtout par l'amitié célèbre qui l'unit à Montaigne et par son livre d'individualiste révolté *le Contre'un ou la Servitude volontaire*. L'auteur des *Essais* tenait en haute estime le génie naissant autant que le caractère de son ami. Une mort prématurée ne permit pas à La Boétie de remplir toute sa destinée. Ses poésies françaises et latines, peu nombreuses, et qu'il écrivit en sa première jeunesse, sont aimables et pleines de grâce.

SONNET POUR MARIE ⁽¹⁾

Comme on void sur la branche au mois de may la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose ;

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt feuille à feuille déclose.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obseques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
A fin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

(Les Amours.)

RONSARD.

(1) Marie, villageoise de Bourgueil, qui même, prétend Remy Belleau, servait dans une auberge du pays, consola Ronsard de maintes illustres dédaigneuses.

SONNET POUR HÉLÈNE ⁽¹⁾

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me célébroit du temps que j'estois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demy sommeillant,
Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre et fantosme sans os,
Par les ombres myrteux je prendray mon repos ;
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

(*Les Amours.*)

RONSARD.

(1) Hélène était M^{lle} Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis, pour laquelle Ronsard brûla jusqu'à sa mort d'un feu tout platonique. Ronsard eut raison et ce ne fut pas seulement Hélène mais surtout Ronsard qui durent l'immortalité à ces quatorze vers si simples, si émouvants, si beaux.

ODE

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme, en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place,
Las, las, ses beautez laissé cheoir!
O vrayment marastre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

(*Odes.*)

RONSARD.